



ENTRE REVES ET REALITES, UNE NOUVELLE REPRESENTATION DES ALPES OCCIDENTALES A LA RENAISSANCE

Alexandre RUELLE (CY Cergy Paris Université)

À l'époque moderne, la perception des Alpes occidentales évolue au long de leur découverte lente et discontinue¹. Lieu « de nulle part² », marginal et pluriel, ces montagnes entre France, Italie et Suisse restent en partie méconnues par les hommes de la Renaissance : d'une part, elles sont rêvées à travers toute une série de mythes et de légendes ; d'autre part, elles deviennent un espace vécu et approprié par les marchands, militaires, diplomates, pèlerins, intellectuels ou simples curieux qui, lors de leurs voyages, construisent peu à peu un savoir géographique alpin³.

L'image des Alpes occidentales témoigne de la vision hétéroclite, voire contradictoire qu'en ont les hommes de la Renaissance. De nombreuses sources textuelles et graphiques renseignent sur les différents discours portant sur la montagne. D'un côté, les récits de voyage et les cartes anciennes conditionnent l'émergence de regards exogènes de la part des humanistes et des soldats qui, lors de leurs traversées du massif, font l'apprentissage des réalités du terrain. D'un autre, les légendes et les discours princiers véhiculent des représentations tantôt terrifiantes, tantôt élogieuses d'un espace fantasmé par les autochtones, politisé par les souverains. Toutes ces sources amènent à une approche plurielle – littéraire, culturelle, militaire et politique – de la montagne, objet d'études privilégié en sciences humaines⁴, qui pousse à reconsidérer la Renaissance comme une période de transition entre rêves et réalités, deux termes à mettre au pluriel tant les expériences et les pratiques alpines sont diverses.

Dans le prolongement des travaux du LabEx ITEM (Innovation et Territoires de Montagnes), plus particulièrement ceux d'Étienne Bourdon⁵ et de Stéphane Gal⁶ sur le rapport

¹ Daniel Roche, « Préface », Étienne Bourdon, *Le Voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir (1492-1713)*, Paris, PUPS, coll. Le voyage dans les Alpes, 2011, p. 10.

² En latin *utopia*, nom du célèbre ouvrage de Thomas More dans lequel les monts tiennent une place importante. En témoigne la description du pays des *Polytérites*, un îlot « entouré de montagnes » – un cadre géographique rappelant l'Atlantide de Platon ! – qui en assurent la défense et lui permettent de vivre en parfaite autarcie (Thomas More, *L'Utopie* [1516], traduit et présenté par Jean Le Blond, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2012).

³ Étienne Bourdon, *Le Voyage...*, *op. cit.*

⁴ Pour un bilan historiographique sur l'étude de la montagne, voir Stéphane Gal, *Histoires verticales. Les usages politiques et culturels de la montagne (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, coll. Époques, 2018, p. 5-20.

⁵ À travers l'étude des cartes anciennes et des récits de voyage, Étienne Bourdon s'intéresse à la découverte de l'espace alpin comme savoir géographique, donnée culturelle et objet politique au service de l'affirmation des États de la région. Se référer entre autres à Étienne Bourdon, « Une proto-découverte des Alpes aux XVI^e-XVII^e siècles ? L'évolution de la perception de l'espace alpin au travers de la cartographie des XVI^e et XVII^e siècles », *Les Montagnes de l'esprit. Imaginaire et histoire de la montagne à la Renaissance*. Actes du colloque international de Saint-Vincent (22-23 novembre 2002), dir. Rosanna Gorris-Camos, Quart, Musumeci, 2005, p. 227-242 ; *id.*, « Premiers voyageurs et découvreurs des Alpes entre 1492 et 1713 », *L'Alpe*, Grenoble, Glénat, n. 36, 2007, p. 10-13 ; *id.*, *Le Voyage...*, *op. cit.* ; « Le paysage dans la carte, la carte dans le paysage : la représentation de l'espace alpin aux XVI^e et XVII^e siècles », *Voyages et représentations réciproques (XVI^e-XIX^e siècle). Méthode, bilans et perspectives*, dir. Gilles Bertrand, Grenoble, CRHIPA, coll. Les cahiers du CRHIPA, 2010, p. 189-198.



aux territoires alpins, cet article entend montrer que la montagne devient un espace faisant l'objet d'une appropriation au fil des pratiques empiriques du terrain. Il s'inscrit dans une conception large de la Renaissance, des années 1490 marquées par le début des guerres d'Italie qui entraîne l'essor des circulations d'un versant à l'autre jusqu'aux années 1620 consacrant un nouveau rapport aux monts. Trois temps se distinguent : d'abord, au début de l'époque moderne, les Alpes demeurent un lieu rêvé, prisonnier de l'imaginaire médiéval ; puis, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, l'expérience du voyage amène les hommes à modifier leur regard sur les hauts sommets qui, enfin, au siècle suivant, deviennent un espace politisé et militarisé.

UNE REPRESENTATION ARCHAÏQUE, REVEE (1490-1540)

À la fin du XV^e siècle, les hommes ont des connaissances limitées sur les Alpes perçues comme une « terre du milieu », entre plaines françaises et italiennes. En effet, celles-ci restent méconnues des montagnards eux-mêmes comme a fortiori des étrangers. Pour preuve, au début des années 1490, l'œuvre de Barthélémy l'Anglais, frère franciscain du XIII^e siècle, qui les confond avec les Pyrénées fait l'objet d'une nouvelle édition⁷.

Mythes et fantasmagories hérités des Anciens

La représentation des Alpes est biaisée par des idées reçues éloignées de toute réalité : fables, légendes et superstitions⁸ marquent l'imaginaire collectif. Ces histoires populaires mettent en scène des êtres surnaturels habitant une *terra incognita* effrayant les voyageurs, mêmes les plus éclairés.

La montagne est d'abord un « ailleurs » répulsif qui s'impose aux hommes démunis face à sa masse. C'est un monde marginal, « non domestiqué⁹ » selon l'expression de Stéphane Gal ; elle serait le refuge de peuples barbares et d'hérétiques atteints de maladies incurables¹⁰, signe d'un châtement divin. Le terme de « Mont Maudit », ancien nom du mont Blanc, témoigne de l'effroi suscité par les hauteurs. De même, les grottes haut perchées seraient l'ancre de diables¹¹, de démons, de dragons ou de créatures mythologiques. Tous ces fantasmes imprègnent les esprits, y compris ceux des habitants qui auraient eux-mêmes inventé ces esprits malfaisants tant redoutés. La légende de Saint-Véran, village Haut-Dauphinois, est parlante : au VI^e siècle, Véran, évêque de Cavaillon, aurait chassé un dragon – ou drac¹² – nommé *Couloubre* vers les monts où celui-ci s'en serait allé mourir¹³. Plusieurs histoires similaires émergent plus tard à la

⁶ Stéphane Gal étudie les usages politiques et culturels des Alpes à travers les notions de limites, de circulations, de conflictualités et d'identités. Se référer entre autres à Stéphane Gal (dir.), « Montagne et conflictualité : le conflit, facteur d'adaptations et d'innovations territoriales », numéro thématique de la *Revue de Géographie Alpine/ Journal of Alpine Research*, n. 104-1, 2016 ; *id.*, Marie-Christine Fourny, *Montagne et liminalité. Les manifestations alpines de l'entre-deux*, Grenoble, PUG, coll. LabEx ITEM, 2018 ; *id.*, *Histoire verticale...*, *op. cit.*

⁷ Cité par Étienne Bourdon, *op. cit.*, p. 240-241.

⁸ Se référer à Lucien Chavoutier, *Savoie, une montagne de légendes...*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, coll. Savoie Poche, 2004 ; Antony Dessaix, *Légendes et traditions populaires de la Savoie*, Annecy, Aimé Perrissin, 1875.

⁹ Stéphane Gal, *Histoires verticales...*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁰ À la fin du XIII^e siècle, on retrouve des descriptions repoussantes des goitreux du Valais, notamment des « femmes devers les monz de Mont Gieu qui ont boces souz les mantons qui leur pendent jusqu'aus mammeles et sont pour belles tenues à l'endroit » (BISCHOFF Georges, « La montagne et les voyageurs à la fin du Moyen Age : de l'indifférence au regard », *Montagnes médiévales. Actes du 34^e congrès de la SHMES à Chambéry (22-23 mai 2003)*, dir. Patrick Boucheron et Elisabeth Mornet, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. Histoire ancienne et médiévale, 2004, p. 405).

¹¹ La figure du diable habitant la montagne ensorcelée est omniprésente. Voir Lucien Chavoutier, *op. cit.*, p. 205-223.

¹² Le terme de drac désigne des démons, créatures du Diable, prenant souvent la forme d'un dragon.

¹³ Voir Lucette Besson, « Véran de Cavaillon, le saint, la source et le dragon », *Les Cahiers de L'Académie*, Beaumes-de-Venise, n. 2, 1994 ; Bernard Sergent, *Les Dragons. Mythologies, rites et légendes*, Fouesnant, Yorann Embanner, coll. Uisulianos, 2018.



fin du Moyen Âge : au XIV^e siècle, Saint Bernard aurait affronté et enchaîné le diable dans les profondeurs du Mont-Blanc¹⁴ ; en 1387, les Lucernois enferment des religieux qui auraient tenté de gravir le mont Pilate où se terrerait un dragon dont la présence est encore alléguée en 1499¹⁵ ; en Valais, vers 1430, une chasse aux sorcières est rudement menée par l'Église¹⁶. Ces légendes sont véhiculées par les auteurs antiques dont les connaissances étaient approximatives, voire erronées et fantasmées¹⁷. Par exemple, en 1493, *La Chronique de Nuremberg* du médecin Hartmann Schedel reprend une carte de la *Géographie* de Ptolémée qui met en scène les Alpes encerclées par des monstres et personnages mythiques décrits dans *l'Histoire naturelle* de Pline¹⁸. De même, les dictionnaires de l'époque, comme celui de Robert Estienne, entretiennent une image héritée du Moyen Âge des « montagnes jectant des flammes grosses comme ondes » ou encore des « montagnes du diable¹⁹ ».

Inversement, les Alpes appartiennent aussi à la sphère divine : sortant de terre pour toucher les cieux, elles sont un lieu « sacré²⁰ », le point sommital du continent dont l'ascension est considérée comme l'élan de l'âme vers Dieu²¹. Cette image du Paradis sur Terre, demeure du Tout-Puissant et de ses saints, a été façonnée par la mythologie gréco-romaine et la culture judéo-chrétienne. Tout comme le mont Olympe, domaine des dieux grecs, et celui du Calvaire, lieu de l'ascension du Christ, les Alpes sont marquées par la religion : elles abritent de nombreux calvaires, des cultes dédiés aux saints protecteurs comme Bernard ou Nicolas, et le nom de certains sommets comme Thabor (Savoie), Sion (Hautes Alpes) et Calvaire (Var) fait référence à des lieux bibliques. Dès la fin du XV^e siècle, cette dimension se renforce avec la redécouverte des auteurs gréco-romains. En effet, les descriptions de la *Géographie* de Strabon, de *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, de la *Chorographia* de Pomponius Mela, de *La Guerre des Gaules* de César, de *l'Histoire romaine* de Tite-Live et surtout les œuvres de Ptolémée alimentent tout un univers mental, archaïque et fantasmé, des monts considérés par les humanistes comme l'œuvre d'un « Dieu Créateur »²². Si ce savoir prodigué par les collègues jésuites et oratoriens joue un rôle majeur dans la formation des élites politiques françaises de l'époque²³, à l'échelle de la population, les hauts sommets demeurent un espace de l'interdit qu'il ne faut pas investir sous peine d'être condamné. En témoigne le cas du mont Maudit

¹⁴ Christopher Lucken, « Exorciser la montagne. Saint Bernard de Menthon au sommet du Mont-Joux », *Montagnes médiévales*, *op. cit.*, p. 108.

¹⁵ Enki Dou, « Imaginaire de la montagne : perception de l'espace montagnard au Moyen Âge », *Imaginaire de la montagne, mythologie, paysage, paysages de montagne*, 2013, consulté le 31 mars 2019, URL : <https://enkidoublog.com/2013/09/17/imaginaire-de-la-montagne-perception-de-lespace-montagnard-au-moyen-age/>

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Étienne Bourdon, *Le Voyage...*, *op. cit.*, p. 226-238.

¹⁸ Hartmann Schedel, *Liber Chronicarum*, Nuremberg, Anton Koberger, 1493, cité par Étienne Bourdon, *Le Voyage...*, *op. cit.*, p. 229.

¹⁹ Robert Estienne, *Dictionnaire François latin, contenant les motz et manieres de parler Francois, tourne en Latin*, Paris, Robert Estienne, 1539, p.317. Sur les sens du terme « montagne » dans les dictionnaires du XVI^e siècle, se référer à Catherine Magnien-Simonin, « La montagne sentencieuse à la Renaissance : *mons a monendo* », *Les Montagnes de l'esprit*, *op. cit.*, p. 155-167.

²⁰ Serge Brunet, Dominique Julia, Nicole Lemaître (dir.), *Montagnes sacrées d'Europe*. Actes du colloque de Tarbes (30 mai au 2 juin 2002), Paris, Publications de la Sorbonne, coll. Histoire moderne, 2005.

²¹ Corrado Bologna, « Ascensions spirituelles », *Les Montagnes de l'esprit*, *op. cit.*, p. 19-56.

²² Sur le sujet, se référer à Jean Erhard, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, coll. L'Évolution de l'Humanité, 1994 ; Cyril Bouvet, *Le Concept de « frontières naturelles » en France sous l'Ancien Régime (1444-1793) : mythes ou réalités ?* thèse de doctorat soutenue le 19 juin 2018 sous la direction de François Pernot, Université de Cergy-Pontoise, 2018.

²³ François de Dainville, *Les Jésuites et l'éducation de la société française. La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940.



perçu par les habitants de la vallée de Chamonix comme un « purgatoire de glace²⁴ » où Dieu juge les âmes pécheresses.

Les Alpes restent un lieu en périphérie du monde civilisé, celui des hommes de la Renaissance. Elles sont une hétérotopie qui n'existe qu'à travers des croyances et des stéréotypes anciens. Pourtant, la croissance de l'économie alpestre aurait pu réhabiliter l'image de ces montagnes²⁵. Dans le même temps, elles sont de plus en plus investies par les armées.

La difficile conquête d'un milieu réputé inaccessible

L'espace haut-montagnard semble toujours hors de portée. En témoignent diverses expressions recensées par Robert Estienne : « Montaigne haulte a merueilles & malaisee a monter », « Montaigne si haulte qu'on n'y peult monter » ou encore « Montaigne inaccessible²⁶ ». Certes, depuis l'Antiquité, les vallées permettent de circuler d'un versant à l'autre comme en témoigne l'épopée d'Hannibal. Mais les Alpes créent par leur verticalité un obstacle physique qui, à première vue, paraît difficile à franchir. Elles constituent un enjeu de pouvoir pour la royauté française déjà à la veille des guerres d'Italie.

En juin-juillet 1492, Charles VIII mène la première expédition alpestre de l'époque moderne : l'ascension du mont Aiguille²⁷ aussi nommé « mont inaccessible²⁸ » dans les textes médiévaux²⁹. À l'aide d'échelles et de pitons, le capitaine Antoine de Ville, accompagné de sept hommes, gravit ce sommet de 2 087 mètres d'altitude en plein cœur du Haut-Dauphiné, à une époque où de telles escalades sont rares. Cet exploit ne s'est pas fait sans bien des difficultés : de Ville avoue avoir été éprouvé par la montée³⁰ ; Yves Lévy, huissier dépêché de Grenoble pour attester l'expédition, rapporte que l'un des compères « ne voulut pas le gravir, par crainte de la mort, vu le danger qui le menaçait et la quasi impossibilité d'y parvenir [...] attendu qu'au seul aspect de la montagne, l'âme de chacun est épouvantée³¹ ». À juste titre, les illustrations du mont Aiguille impressionnent les hommes qui l'associent à la mort. Cet énorme rocher tant redouté est finalement conquis à la suite d'une aventure surhumaine : d'espace repoussant, il devient le symbole du dépassement de soi et permet une première appropriation de la montagne dont la beauté est louée par de Ville³². Il devient l'une des sept merveilles du Dauphiné. Renommé « Aiguille forte³³ » à la gloire de Charles VIII, ce pic n'est plus inaccessible, bien que le terme latin *Supereminet Inivus* se retrouve encore dans une gravure de 1525 : cette montagne est représentée sous la forme d'une pyramide inversée, figuré peu conforme à la réalité qui a toutefois l'avantage de la distinguer des autres sommets de la région qui, en comparaison, semblent demeurer dans l'anonymat. Ainsi, cette victoire historique sur un lieu réputé inaccessible n'est qu'un début, les Alpes restent à conquérir et la connaissance de celles-ci à acquérir.

Avec les guerres d'Italie débutées en 1494, l'armée des rois de France est amenée à sillonner les chemins alpins dont le contrôle permet d'intervenir à tout moment dans la

²⁴ Philippe Joutard, *L'Invention du Mont Blanc*, Paris, Gallimard, coll. Archives, 1986, p. 19-20. Ce sommet est aussi vu comme une « mer de Glace » résultant d'une « punition divine » (*ibid.*, p. 21).

²⁵ Sur la prospérité des alpages entre 1450 et 1560, se référer à Fabrice Mouthon, *Montagnes médiévales. Les alpages de Savoie, Dauphiné et Provence du XII^e au XVI^e siècle*, Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, coll. Sociétés, religions, politiques, 2019.

²⁶ Robert Estienne, *op. cit.*, p. 317.

²⁷ Voir Marcel Renaudie, *Le Mont Aiguille en Dauphiné : Haut lieu de prouesses*, Paris, La Pensée universelle, 1976, p. 19-69.

²⁸ On trouve aussi le terme latin de *Supereminet Inivus* (« Il se dresse, inaccessible »).

²⁹ Sur les légendes et les références médiévales au mont Aiguille, voir Marcel Renaudie, *op. cit.*, p. 9-12.

³⁰ Étienne Bourdon, *op. cit.*, p. 214.

³¹ Archives départementales de l'Isère, Registre Papier B. 2950, f. 406v., cité par Étienne Bourdon, *op. cit.*, p. 214.

³² Le mont Aiguille serait « le plus beau lieu que vites jamais » habité par de « belle gareyne de chammoys » et des oiseaux paradisiaques (*Ibid.*, f. 406r.).

³³ *Ibid.*, f. 411r.



péninsule. Les allers-retours sont facilités par l'aménagement des principaux cols, notamment ceux du mont Cenis et des deux Saint-Bernard³⁴, passages stratégiques privilégiés depuis le milieu du Moyen Âge. En effet, les hospices qu'ils abritent ont bonne presse auprès des pèlerins et des marchands, ce sont des étapes indispensables pour se reposer ou se ravitailler après de rudes ascensions, voire se réfugier en cas de fortes intempéries. Ainsi, l'archiviste chambérien Antony Dessaix écrit que le passage du mont Cenis offre aux troupes de François I^{er} et de son fils Henri II le moyen de mener une « expédition relativement facile³⁵ ». Pourtant, franchir les monts n'est pas toujours chose aisée, notamment lorsque sont empruntés des cols secondaires rarement aménagés. En témoigne la traversée de septembre 1515 restée célèbre grâce à la bataille de Marignan. À peine monté sur le trône, François I^{er} se lance à la conquête de Milan. Or, ses ennemis suisses gardent les débouchés piémontais, à l'exception de ceux de Larche – aussi appelé col de l'Argentière ou de la Madeleine par les Italiens –, de Vars et de Mary dans la vallée de Barcelonnette que le roi décide d'emprunter pour fondre par surprise sur la Lombardie. Ce choix peut paraître surprenant car il ne s'agit pas de la route habituelle. C'est en tout cas une véritable aventure pour François I^{er} qui, à près de 2000 mètres d'altitude, prend la tête d'une partie de ses troupes. En août, il écrit à sa mère Louis de Savoie : « Ça nous fâche fort de porter le harnois parmi ces montagnes³⁶ ». Même pour un souverain puissant, emprunter les chemins alpins en armure se révèle vite éprouvant. C'est d'ailleurs la découverte de cette lettre qui a amené Stéphane Gal à lancer le projet MarchAlp³⁷ (Marche armée dans les Alpes) afin de mesurer l'effort physique nécessaire au franchissement de la dorsale à cette époque.

La conquête des Alpes par les militaires a commencé au prix d'un rude combat contre un environnement hostile : traverser la montagne n'est pas toujours aisé et demande parfois un effort conséquent, en dépit des avancées techniques de l'armement. De ce fait, le contrôle des passages alpins échappe encore en partie aux hommes de la Renaissance qui, comme le prouve la cartographie, sont loin d'en saisir la complexe réalité.

Une cartographie limitée par le savoir antique

La montagne intéresse les cartographes qui, à la fin du Moyen Âge, sont de simples lettrés ou conseillers au service des princes : ils ne voyagent pas, ignorent le terrain et se contentent de recouper des informations de seconde main héritées des savoirs antiques. Par conséquent, les premières cartes modernes traduisent une méconnaissance générale de la région. C'est le cas de la *Gallia Novella* (1482) de Francesco Berlinghieri³⁸, tirée de la *Géographie* de Ptolémée revue avec des connaissances de l'époque. Elle représente l'arc alpin – en jaune – de façon archaïque et abstraite : sa forme, incohérente et inventée, ne suit pas l'axe Sud-Ouest/Nord-Est de la dorsale, tandis que son relief est invisible en l'absence de haut sommet. La toponymie n'en reste pas moins riche : si certains noms sont difficiles à identifier³⁹, les

³⁴ Fondé au milieu du XI^e siècle, l'hospice du Grand-Saint-Bernard est le plus réputé. Sur l'histoire du col, de son hospice et de Saint Bernard, se référer à Christopher Lucken, « Exorciser la montagne... », *art. cit.*

³⁵ Antony Dessaix, *op. cit.*, p. 156.

³⁶ « Dans les pas de François I^{er}, ils vont traverser les Alpes avec une armure de 17 kilos sur le dos », *Le Figaro*, 19 juin 2019, consulté le 24 juillet 2019, URL : <http://www.lefigaro.fr/culture/dans-les-pas-de-francois-1er-ils-vont-traverser-les-alpes-avec-une-armure-de-17-kilos-sur-le-dos-20190618>.

³⁷ Les 6 et 7 juillet 2019, une expédition composée d'historiens, de sportifs, de militaires et de passionnés en armure a reconstitué la traversée des Alpes par François I^{er}. Elle a donné lieu à la rédaction du documentaire *Des chevaliers dans la montagne*, consulté le 24 juillet 2019, URL : <https://www.megapixales.com/wp-content/uploads/2018/10/Des-Chevaliers-dans-la-Montagne-5%C2%A0megapixales2018.pdf>.

³⁸ Francesco Berlinghieri, *Gallia Novella*, Florence, s. éd., 40 x 45 cm, 1482, consultée le 15 janvier 2019, URL : <http://multimedia.bnf.fr/visiterichelieu/z/cpo4.htm>.

³⁹ Le cas de la région de Genève est très problématique : les noms « Grinopoli », « Octoduro » ou encore « Argeville » ne semblent renvoyer à aucun toponyme actuellement connu. Cette difficulté est aussi soulevée par Étienne Bourdon, *Le Voyage...*, *op. cit.*, p. 246.



territoires alpins sont désignés – « Savoia », « Dalfinato », « Provezia »... – et le terme d'« Alpemont » y figure : c'est, semble-t-il, la première référence explicite aux Alpes sur une carte de l'époque.

Au long du XVI^e siècle, une géographie alpine se construit⁴⁰ grâce aux progrès de la cartographie dans la région. L'atlas de Laura et Giorgio Aliprandi recense une centaine de plans français, hollandais, suisses et italiens⁴¹. Y figurent notamment des « cartes-itinéraires⁴² » dressées par des voyageurs : peu diffusées à cette époque, elles ont l'avantage d'être faciles à utiliser sur le terrain en raison de leur petite taille. Elles inventorient de nombreux chemins plus ou moins connus et offrent une représentation plus dynamique que les cartes érudites. La *Carta Itineraria Europae* (1520) de l'Allemand Martin Waldseemüller⁴³ fait figurer l'arc alpin qui se démarque des autres chaîne de montagnes, d'autant qu'il se trouve au carrefour des principales routes européennes. Pourtant, la forme qu'il lui suppose reste arbitraire et son relief inexistant : seuls un dégradé de couleur brune et de légers contours semblent distinguer les sommets des vallées. La verticalité demeure une donnée ignorée par l'un des cartographes les plus éclairés du temps. En revanche, en 1524, sur la carte de Georg Erhnger⁴⁴, les monts prennent forme : de massifs rochers marron aux contours approximatifs rendent compte de l'aplomb de la dorsale qui suit bien l'axe Sud-Ouest/Nord-Est. Toutefois, cette représentation reste en partie erronée : une seule vallée relierait les versants français et italien au niveau de Suse vraisemblablement, ce qui revient à ignorer les autres cols de la région ; la hauteur des sommets reste aléatoire ; la masse de la chaîne passe inaperçue ; le décor de la bordure de la carte témoigne d'une influence encore réelle des Anciens. Les Alpes n'en restent pas moins un élément important du relief européen car, outre les Pyrénées, elles sont souvent la seule chaîne du continent représentée sur les cartes à l'échelle européenne. En témoigne un plan publié par Sébastien Münster dans sa *Cosmographie, oder Beschreibung aller Länder*⁴⁵.

Sous François I^{er}, la « Gaule-France » fait l'objet de cartes⁴⁶ qui ignorent la réalité alpine : les monts n'y occupent qu'une place secondaire et leur verticalité est, au mieux, symbolisée par de simples « taupinières », monticules plutôt semblables à des collines. Souvent considérée comme la plus ancienne carte de France, la *Nova totius Galliae descriptio*⁴⁷ (1525), du mathématicien Oronce Fine, minore la masse des crêtes franco-piémontaises, alors que des pics matérialisent les Pyrénées et les monts du Léman⁴⁸. La raison est politique : en atténuant l'aplomb des Alpes, celles-ci deviennent une porte vers la péninsule, ce qui permet au cartographe de faire déborder la Gaule sur le versant italien – d'ailleurs nommé « Gaule

⁴⁰ Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance* [1980], Paris, CTHS nationale, coll. Format, 2019. Pour une étude générale du renouvellement des savoirs géographiques au XVI^e siècle, voir Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, coll. Sociétés, espaces, temps, 2003.

⁴¹ Laura et Giorgio Aliprandi, *Le grandi Alpi nella cartografia (1482-1865). Storia della cartografia alpina*, Pavone Canavese, Priuli & Verlucca, coll. Antica cartografia, 2005.

⁴² Sur ce sujet, voir Laura et Giorgio Aliprandi, « Les Alpes et les premières cartes-itinéraires au XVI^e siècle », *Revue de géographie alpine*, n. 90/3, 2002, p. 37-54.

⁴³ Martin Waldseemüller, *Carta Itineraria Europae*, Innsbruck, s. éd., 77 x 114 cm, 1520, consultée le 15 janvier 2019, URL : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Carta_itineraria_europae_1520_waldseemueller_watermarked.jpg.

⁴⁴ Georg Erhnger, *Gelegenheit Teutscher Lanndt vund aller anstos*, Bamberg, 1524. Une copie peut être consultée dans Laura et Giorgio Aliprandi, « Les Alpes... », *op. cit.*, p. 48.

⁴⁵ Sébastien Münster, *Cosmographie, oder Beschreibung aller Länder* [1544], Bâle, Heinrich Petri, 1550, cité par Jean-Marc Besse, *op. cit.*, p. 234.

⁴⁶ Pour une étude des cartes de la France du XVI^e siècle, voir Numa Broc, *Regards sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, vol. 1, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. Études, 1994, p. 41-69.

⁴⁷ BNF, Cartes et plans, GE D 1105, Oronce Fine, *Nova totius Galliae descriptio* [1525], Paris, Miersome de Bourmont, 45 x 38 cm, 1538. La réédition de 1561 efface davantage les montagnes franco-italiennes – celles-ci ont presque toutes disparu – pour appuyer les prétentions de Charles IX qui, en vertu du traité du Cateau-Cambrésis, a gardé Saluces et cinq places piémontaises.

⁴⁸ De façon générale, les cartes du XVI^e siècle représentent les monts suisses par de très hautes montagnes qui minorient l'importance des massifs franco-italiens.



cisalpine » – afin de légitimer les revendications de François I^{er} sur le Piémont – occupé dès 1536. Se justifie un nouveau débordement de la France en Italie comme aux temps des Romains. Du moins, le terme de Gaule comme celui d'« Allobroges », ancien peuple gaulois dont le territoire était situé entre le Rhône, l'Isère et les Alpes, renvoie clairement à l'Antiquité. La toponymie n'en est pas moins moderne : la « Sauoye », le « Daulphiné », la « Prouence », la « Lombardie », ainsi que le « Piedmont » sont identifiés et les monts sont nommés par le mot « Alpes » écrit à la verticale au milieu de la dorsale. Enfin, la postérité de cette carte est importante puisqu'elle est à l'origine d'une série de plans similaires dressés dans les années 1530-1560⁴⁹. Parmi eux figure la *Galliae regni potentis*⁵⁰ de Jean Jolivet qui accorde plus d'intérêt aux monts, ici des « taupinières » grises dessinées avec soin : parfois placés de façon aléatoire, ils forment une dorsale matérialisant la frontière franco-piémontaise et certains sont teintés de blanc sans doute pour indiquer la présence de neiges éternelles, et donc localiser les plus hauts sommets. Ainsi, comme l'écrit Numa Broc, « les montagnes n'envahissent plus indifféremment tout le pays mais se regroupent pour bien individualiser les Alpes⁵¹ ». Fine et Jolivet n'ayant pas visité la région qu'ils semblent ne pas connaître, leur cartographie de l'espace haut-montagnard est avant tout artistique, anecdotique et surtout influencée par l'œuvre de Ptolémée⁵² : la taille, la forme, le nombre et la masse des monts, ainsi que la toponymie, sont autant de données scientifiques mal appréhendées faute d'une quelconque pratique d'un terrain que les cartographes découvrent plus tard.

Au temps des guerres d'Italie, les savoirs géographiques alpins progressent peu : les hommes gardent une vision archaïque, obstruée par les légendes locales décrivant un milieu sauvage que les voyageurs regardent autrement. Ces derniers deviennent les auteurs de toute une « littérature géographique⁵³ » en plein essor qui véhicule un nouveau visage des Alpes, plus proche de la réalité et moins rêvé.

L'EXPERIENCE DU VOYAGE, GENESE D'UNE NOUVELLE REPRESENTATION (1550-1580)

Le milieu du XVI^e siècle marque une prise de distance avec le savoir des Anciens. Certes, la montagne reste perçue comme l'antre du Diable selon le *Dictionnaire françois-latin* de 1573⁵⁴ et les chemins alpins sont mal renseignés dans les guides de l'époque⁵⁵. Mais les voyageurs sont de plus en plus nombreux à sillonner les routes dauphinoises, suisses, provençales et piémonto-savoyardes peu à peu aménagées pour répondre aux besoins croissants de sécurité et de confort des itinérants. Ces derniers renouvellent alors les connaissances de leurs ancêtres grâce à leur pragmatisme, leurs expériences et leurs pratiques du terrain.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 50-53.

⁵⁰ BNF, Cartes et plans, GE D 21945, Jean Jolivet, *Galliae regni potentis. Nova descriptio* [avant 1553], Paris, s. éd., 51 x 35 cm, 1570. Ce plan provient d'une édition posthume des cartes de Jolivet mort en 1553.

⁵¹ Numa Broc, *Regards sur la géographie française...*, *op. cit.*, p. 54.

⁵² *Ibid.*, p. 45-49.

⁵³ Voir Massimo Donattini, « Il giardino e la muraglia. Le Alpi nella letteratura geografica del Rinascimento », *Les Montagnes de l'esprit*, *op. cit.*, p. 183-208.

⁵⁴ *Dictionnaire françois-latin, augmenté. Outre les precedentes impressions d'infinies Dictions Françaises, specialement des mots de Marine, Venerie & Faulconnerie*, Paris, Gaspar de Hus, 1573, p. 464. Les définitions de la montagne sont identiques à celles du dictionnaire de Robert Estienne.

⁵⁵ C'est le cas du *Guide des chemins de France* : à défaut de fouler les sentiers savoyards et dauphinois, l'imprimeur Charles Estienne se contente de compiler d'anciens récits de voyage, renseigne essentiellement sur le relief et la flore, mais n'offre aucune représentation graphique des cinquante itinéraires évoqués (Charles Estienne, *La Guide des chemins de France*, Paris, Charles Estienne, 1552, p. 149-156).



La découverte de la Nature racontée par une littérature de voyage alpestre

Loin d'être un obstacle à la circulation, les Alpes occidentales commencent à attirer le regard des voyageurs, tiraillés entre frayeur et curiosité, dès la fin du Moyen Âge⁵⁶. Elles deviennent un lieu prisé par les humanistes qui, poussés par leur soif de savoirs, multiplient les allers-retours de part et d'autre de la chaîne, arpentent les chemins et racontent leurs aventures dans des récits⁵⁷. Ces derniers constituent toute une littérature de voyage⁵⁸ qui témoigne d'une circulation intensifiée entre les versants français, suisse et italien.

Les paysages de haute-montagne sont un nouveau monde s'ouvrant à l'écrivain voyageur qui livre volontiers ses émotions au fil de ses découvertes. *La Cosmographie universelle* (1552) du cartographe Sébastien Münster⁵⁹, vivant à Bâle, dépeint avec précision la faune et la flore qui l'entourent. En témoigne son chapitre sur la ville de Sion, chef-lieu du Valais au sud de la Suisse. Il fait l'éloge de la majesté des glaciers alpins comparés à du cristal :

Combien que les glaces tousiours endurcies ne soyent ne pierres ne metaulx, toutefois elle sont presque aussi claires que crystal, & on en trouue de telles principalement vers le midy aux haultes & sauuages montaignes, qu'on appelle les montaignes neigeuses [...] Elle est aussi d'une telle nature, qu'elle se purge de soy mesme, en sorte qu'il ne demeure en elle ne terre, ne sable, ou pierre soit petite ou grande, ny aultre matiere quelle qu'elle soit, mais elle se purifie comme crystal⁶⁰.

Le regard de Münster se focalise aussi sur la faune de ces « haultes montaignes [... où] naissent & demeurent de merueilleuses bestes, lesquelles sont incogneuës à nous qui n'y habitons pas, comme capricornes, chamois...⁶¹ ». D'ailleurs, ce passage est illustré par une gravure intitulée *Des capricornes ou boucz saulvaiges, & des Chamois*⁶² qui met en scène un paysage rocheux, escarpé et plein de vie, verdoyant et florissant, habité de bouquetins, de chamois mais aussi de capricornes, créatures de la mythologie grecque – à moins qu'il s'agisse simplement de chèvres sauvages ! – dont la présence ici témoignerait de l'influence des légendes du passé dans les esprits les plus éclairés. Animaux et plantes alpines font l'objet de collectes de données très importantes.

Le récit de Michel de Montaigne se veut tout aussi laudateur. En 1580, l'humaniste part pour l'Italie et traverse les Alpes suisses afin de découvrir le monde pour nourrir sa curiosité⁶³. Son regard se focalise sur les paysages, notamment ceux des hautes vallées décrites comme un endroit idyllique, riche et mis en culture, en somme « le plus agréable paysage qu'il eût jamais vu⁶⁴ ». Son arrivée à Bressanone, village du Haut-Adige, lui procure une intense émotion :

M. de Montaigne disait qu'il s'était toute sa vie méfié du jugement d'autrui sur le discours [sujet] des commodités des pays étrangers,

⁵⁶ Georges Bischoff, *art. cit.*

⁵⁷ Étienne Bourdon a inventorié plus d'une cinquantaine de récits de voyage à la Renaissance dans *Le Voyage...*, *op. cit.*, p. 529-538.

⁵⁸ Se référer à Jean Céard, Jean-Claude Margolin (dir.), *Voyager à la Renaissance*. Actes du colloque de Tours (30 juin-13 juillet 1983), Paris, Maisonneuve & Larose, coll. Contes et Traditions, 1987 ; Marie-Christine Gomez-Geraud, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. Recto-verso, 2000.

⁵⁹ Sur l'œuvre de Münster, voir Jean-Marc Besse, *op. cit.*, p. 151-257.

⁶⁰ Sébastien Münster, *La Cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde, avec leurs propriétés & appartenances*, vol. 3, Bâle, Heinrich Petri, 1552, p. 374.

⁶¹ *Ibid.*, p. 380.

⁶² *Ibid.*, p. 381.

⁶³ Sur les voyages de Montaigne, se référer à Richard Cooper, « Le pèlerin et la montagne : Rabelais, Montaigne et trois jeunes lyonnais », *Les Montagnes de l'esprit*, *op. cit.*, p. 243-267.

⁶⁴ Michel de Montaigne, *Journal du voyage*, présenté et traduit en français moderne par Claude Pinganaud, Paris, Arléa, s. coll., 1998, p. 61.



chacun ne sachant goûter que selon l'ordonnance de sa coutume et de l'usage de son village [...] mais en ce lieu, il s'émerveillait encore plus de leur bêtise, ayant, et notamment en ce voyage, ouï dire que l'entre-deux des Alpes en cet endroit, était plein de difficultés, les mœurs des hommes étranges, les chemins inaccessibles [...] Quant à l'air, il remerciait Dieu de l'avoir trouvé si doux, car il inclinait plutôt sur trop de chaud que de froid.⁶⁵ ».

Il décrit un magnifique environnement haut-montagnard où il fait bon vivre. Ce constat corrige la vision de beaucoup d'étrangers qui, bercés d'idées reçues, perçoivent la région comme hostile à l'Homme en raison d'un climat glacial.

Enfin, la montagne a fait l'objet de poèmes élogieux. Parmi les plus connus, *La Savoie* de Jacques Peletier du Mans s'apparente à un véritable récit des voyages effectués à la fin de sa vie par l'humaniste entre Savoie, Allemagne, Suisse et Italie. Il découvre la beauté des milieux alpins, notamment savoyards. De passage à Bonne, en Faucigny, il s'émerveille devant les Alpes « roides » et « hauteines » recouvertes par une flore « epanouye » :

Plus qu'autre Mont par les Alpes planté.
Sa montee est moins roide que hauteine,
Dessus la pointe ayant vne fonteine,
Dont le clair bruit, donne à ceus qui sont las
Du long monter, grand' frescheur & soulas.
Là vne odeur de fleurs epanouyes,
Rend du cerueau les forces reiouyes⁶⁶.

Les lacs, particulièrement abondants dans la région, sont un élément du paysage qui attire son regard. Il transmet l'image d'un environnement idyllique, bucolique :

Entre les Eaus de la Nature insignes,
Les Lacs sont de merueilles dignes :
Les uns sont bas, entre les Mons compris,
Aucuns d'iceus les plus hauts lieux ont pris [...]
Et se croit bien que les Fleuues trauerent
Par souz les Mons, & que les eaus se versent
De Lac en Lac : qui tousiours abondans
Sont l'vn à l'autre en leurs sons respondans⁶⁷.

Celui du mont Cenis est l'un des lieux les plus prisés par les voyageurs circulant entre France et Italie. Mais les merveilles de la nature ne font pas oublier au poète que ce milieu est aussi exceptionnel que dangereux. En effet, il faut y faire face à diverses embûches pouvant entraîner la mort, surtout en altitude. C'est le cas des avalanches, des glissements de terrain, du vent ou encore des précipices :

Puis en passant par ce chemin sublime,
Vous entendez, ainsi que d'vn abîme,
De ces Torrens les bouillons depiteus
Contre les Rocz qu'ilz trouent deuant eus.
En ce haut Ciel, vn air qui regne & vente,
Voz sens nouveaus etonne & epouuente [...]
Vne autre assiette etreinte de gelee,

⁶⁵ *Ibid.*, p. 67.

⁶⁶ Jacques Peletier du Mans, *La Savoie* [1572], Moutiers, F. Ducloz, 1897, p. 155. Pour une analyse approfondie de ce poème, voir Louis Terreux, « Jacques Peletier et la montagne dans *La Savoie* », *Les Montagnes de l'esprit*, op. cit., p. 107-135.

⁶⁷ Jacques Peletier du Mans, op. cit., p. 76-77.



Ceus du païs Glacier l'ont appellee,
Detroit horrible, en long et parfondeur
Tout endurci d'éternelle froideur⁶⁸.

D'autres soulignent ce côté périlleux de la montagne. Deux ans après Jacques Peletier du Mans, en 1574, l'étudiant Nicolas Audebert part pour Bologne où il suit des études de droit. Il est marqué par son passage au col du mont Cenis, dangereux à bien des égards : les sentiers peuvent à tout moment devenir « fascheux », surtout en cas de gel ; il peut y avoir « un chemin sans chemin au plus droict de la montagne ». Il est encore possible de trouver « de la peine à résister aux vens⁶⁹ ». L'ascension du col est d'autant plus risquée que les guides, appelés « marrons », sont accusés d'escroquer les voyageurs « pour le peu de différence qu'il y a entre Marrons et Larrons⁷⁰ ». Même sans dragon ni démon, la montagne demeure en partie un lieu malfaisant.

À travers cette littérature de voyage, les humanistes rapportent cependant bel et bien les merveilles de la nature alpine découvertes lors de leurs périple parfois enjolivés. La montagne n'est plus seulement un lieu terrifiant : les affreuses descriptions des Anciens laissent place à une image magnifiée des paysages alpins qui fascinent désormais plus qu'ils n'effraient. En parallèle, la cartographie alpine naissante complète ce nouveau regard sur les Alpes.

La naissance d'une cartographie régionale mise à rude épreuve

À partir des années 1550, une intense publication d'atlas entraîne un lent renouveau de la cartographie alpine : les plans de la « Gaule-France » s'éclipsent peu à peu au profit de cartes régionales de la Savoie, du Dauphiné et de la Provence. Cette représentation à plus grande échelle est le fait de voyageurs-cartographes qui sont cependant rares à parcourir les monts avant le règne d'Henri II. L'un d'eux, Jacques Signot, ingénieur chargé de repérer les passages alpins à emprunter en priorité, dresse une *Carte d'Italie*⁷¹ (1515) remarquable : il localise avec précision et nomme les grands cols⁷² de la région qui séparent toute une série de dômes dont les plus massifs au nord de Milan, entre Italie et « Allemagne », sont appelés « Alpes ».

Dès 1556, les monts commencent à prendre forme en Savoie, région qui n'avait été jusqu'à présent cartographiée qu'à l'échelle de la France et de l'Europe. En effet, le Néerlandais Gilles Boileau de Bouillon, ancien soldat de Charles Quint ayant combattu en Italie, dresse la première carte du duché⁷³ dont le territoire reste encore méconnu même de l'administration locale. La route Lyon-Turin *via* le mont Cenis, qu'il a empruntée quelques temps plus tôt, est mise en valeur. La montagne, elle, reste grossièrement dessinée mais son tracé est plus précis que chez Oronce Fine et Jean Jolivet : les « taupinières » se précisent en prenant la forme de cumulus et sont traversés par les chemins qui relient les villes de la région. C'est une véritable avancée dans l'esthétisme du relief. Toutefois, la toponymie se restreint aux villes, fleuves et lacs ; l'identification des monts reste partielle. Un peu plus tard, en 1564, la carte *Regionis*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 95 et 97.

⁶⁹ Nicolas Audebert, *Voyage d'Italie*, vol. 1, présenté par Adalberto Olivero, Roma, L. Lucarini, coll. Viaggiatori francesi in Italia, 1981, p. 209-212.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 129.

⁷¹ BNF, Cartes et plans, GE D 7687, Jacques Signot, *Carte d'Italie*, Paris, Toussains Denis, 30 x 51 cm, 1515. À cette carte est joint un texte décrivant les passages alpins. Se référer à Carlo Felice Capello, « La *Descrizione degli itinerari alpini* di Jacques Signot (o Sigault) », *Rivista geografica*, n. 57, 1950, p. 223-242.

⁷² On peut notamment lire : « monts Saint Godard » (Saint-Gothard), « mont Saint Bernard » (Petit-Saint-Bernard), « mont Senis » (Mont-Cenis), « mont de Genève » (Montgenèvre).

⁷³ Gilles Boileau de Bouillon, *Nova exactissima Sabaudie Ducat Descriptio*, Anvers, s. éd., 46 x 69 cm, 1556. Six ans plus tard, cette carte est reprise par le Vénitien Paolo Forlani.



*subalpinae vulgo piemonte appellatae descriptio*⁷⁴ offre un dessin fin et détaillé des crêtes piémontaises. En effet, la verticalité s'impose comme le principal critère pour caractériser l'espace alpin : il n'est plus question de « taupinières » mais de véritables sommets – là encore sous la forme de nuages individualisés – puisque leur aplomb et leur masse varient de l'un à l'autre. De même, les zones d'ombre ici grisées s'opposent aux faces ensoleillées, ce qui rend parfaitement compte des réalités du terrain. Cependant, peu de cols sont identifiables comme celui de Larche. Enfin, la basse montagne surtout est à l'honneur, notamment l'importance de l'irrigation sur le versant italien : le tracé du Pô et de ses affluents est plutôt remarquable pour l'époque. Les années 1550-1560 font au total sa place à une représentation esthétique, très harmonieuse, de la montagne.

La décennie suivante marque un recul de la cartographie alpine au profit des cartes de France semblables à celles de la première moitié du siècle. En effet, *La vraye et entiere description du royaume de France*⁷⁵ (1570) de Guillaume Postel témoigne d'une réelle régression : les monts redeviennent des « taupinières » arrondies, parfois coniques, placées de façon plus ou moins arbitraire. De même, la chaîne franco-piémontaise est diminuée par rapport aux très hautes montagnes suisses formant un solide bloc. Ce n'est qu'une révision, ou plutôt une réédition, des plans d'Oronce Fine et Jolivet comme l'indique le cartouche. La *Cosmographie universelle de tout le monde*⁷⁶ (1575) de François de Belleforest n'est guère plus précise : les monts sont là encore de simples « taupinières » en vue cavalière. Certes, la dorsale se dessine, dans son axe Sud-Ouest/Nord-Est, et la toponymie est plus riche – l'espace haut-montagnard est ici identifié par le terme d'« *Alpes montes* » (« monts alpins ») inscrit au milieu de la chaîne, entre Piémont et Dauphiné, à une époque où le mot « Alpes » apparaît encore rarement sur les cartes. La représentation des montagnes dans ces deux cartes est d'autant plus décevante que leurs auteurs ont très certainement arpenté les chemins escarpés de la région : Postel a multiplié les déplacements entre Paris, Lyon, Venise et Rome, tandis que Belleforest accompagne parfois André Thevet, cosmographe officiel des derniers Valois⁷⁷, lors de ses multiples allers-retours entre France et Italie. Ici, l'expérience du voyageur-cartographe n'est pas mise à profit, elle est stérile puisque la réalité du terrain est minimisée par l'absence d'un réel massif alpin. D'ailleurs, les monts peuvent passer inaperçus comme dans la *Gallia* (1593) de Maurice Bougeureau⁷⁸ où leur taille minuscule laisse plutôt penser à des collines. Ainsi, les cartes de France résultent toujours d'une culture savante incapable d'offrir une vision réaliste du relief alpin, elles ne sont « que le reflet des mentalités collectives » comme le souligne Numa Broc⁷⁹.

Dans les années 1580, la cartographie alpine reste parfois brouillonne. C'est le cas de la *Carte du Dauphiné et d'une partie de la Savoie*⁸⁰, probablement dressée vers 1580-1582 et conservée aux archives de Turin, qui s'apparente à un dessin confus et dénué de toponymie : elle place toute une série de « taupinières » à la forme imagée et irrégulière, entreposées les unes sur les autres sans qu'il ne soit possible de distinguer une quelconque ligne de crêtes ou un passage. Pourtant, certaines images sont de précieux outils d'analyse comme la gravure sur

⁷⁴ BNF, Cartes et plans, GE D 13959, *Regionis subalpinae vulgo piemonte appellatae descriptio*, s. l., s. éd., 40 x 51 cm, 1564. Étienne Bourdon a retrouvé à la Bibliothèque municipale de Grenoble une autre édition de la carte dont l'auteur serait Pietri de Nobilibus, éditeur à Rome (Étienne Bourdon, *Le Voyage...*, *op. cit.*, p. 306-307).

⁷⁵ BNF, Cartes et plans, GE D 7668, Guillaume Postel, *La Vraye et Entière Description du royaume de France*, Paris, s. éd., 68 x 54 cm, 1570.

⁷⁶ BNF, Cartes et plans, GE DD 459, François de Belleforest, *Description générale de toute la France*, Paris, s. éd., 33 x 50 cm, 1575.

⁷⁷ Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, coll. Travaux d'Human, 1991.

⁷⁸ Maurice Bougeureau, *Gallia*, 1593, 35 x 45 cm.

⁷⁹ Numa Broc, *Regards sur la géographie française...*, *op. cit.*, p. 68-69.

⁸⁰ Archivio di Stato di Torino, *Carte du Dauphiné et d'une partie de la Savoie*, s. l., vers 1580-1582, citée par Perrine Camus, « Représenter un espace de montagnes aux XVI^e et XVII^e siècles », *Carnets du LabEx ITEM*, 2019, consulté le 10 mai 2019, URL : <https://labexitem.hypotheses.org/765>.



cuire *Vero disegno del lago di Geneva*⁸¹ (1589) du dessinateur Domenico Alfani et du graveur Jacques Fornazeris, deux fins connaisseurs de la région, qui réhabilite définitivement le relief montagnard. Ce chef-d'œuvre dessine avec exactitude et précision la masse des Alpes aux abords du lac Léman et celles à la frontière avec le Piémont, notamment des « Monti di S. Bernardo » (« Monts du Saint-Bernard »). Chaque sommet est représenté dans son individualité, avec une morphologie, un escarpement et une hauteur qui lui sont propres, autant d'informations que ne pouvaient communiquer les « taupinières » des précédentes cartes. Les faces grisées renforcent l'aplomb de la montagne. De même, les auteurs ont placé les villes – places fortes ou clochers – avec précision, certaines sur les sommets, d'autres à leur pied. Ainsi, la cartographie alpine est parvenue à maturité et annonce les progrès du XVII^e siècle.

Entre 1550 et 1580, le voyage alpestre devient ainsi une réalité vécue. Si les lettrés et les cartographes rêvent toujours en partie les monts, ils s'appuient dorénavant sur ce qu'ils voient pour raconter et dessiner l'arc alpin avec exactitude et scientificité. Plus que les connaissances, l'expérience de l'itinérance prime dans la construction d'un savoir alpin qui se précise au début du siècle suivant.

POLITISATION ET MILITARISATION D'UN ESPACE APPROPRIE (1590-1620)

Les années 1590 marquent un moment fort de l'histoire alpine : avec les guerres d'Henri IV et du duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, contre le duc de Savoie Charles-Emmanuel I^{er}, le contrôle des montagnes devient un enjeu militaire et politique.

Le « Petit Âge glaciaire », facteur de nouvelles pratiques de la montagne

À partir de 1592, Lesdiguières se lance à l'assaut des États du duc de Savoie qui occupe le Dauphiné et la Provence. Les sièges et les opérations se multipliant au cœur des Alpes, les armées françaises et savoyardes engrangent une expérience en haute-montagne sans précédent. Le terrain est plus que jamais vécu. Or, à cette période, le « Petit Âge glaciaire⁸² », commencé au début du siècle, s'accroît pour atteindre son paroxysme entre 1600 et 1680. Les pratiques de la montagne doivent alors prendre en compte cette nouvelle donnée environnementale et s'y adapter.

Les monts redeviennent un milieu hostile tant la rudesse des conditions climatiques – la baisse de température est estimée de 3 à 5 C° – bouleverse le quotidien des populations locales⁸³ comme les pratiques militaires. En novembre 1592, un mémoire sur les opérations de Lesdiguières en Piémont témoigne de la grande difficulté de manœuvrer en altitude :

Le XX^e [jour de novembre], on mist les pieces en batterye, et on fut bien empesché par le froid ou à cause de l'extreme haulteur de la montagne, ne pouvant, en quelque sens qu'on la regardat, treuver un seul logis pour le canon, sans luy fausser le nez [...]. Passer les monts n'est pas petite entreprise⁸⁴.

⁸¹ Bibliothèque de Genève, Cartes et plans de Genève et ses environs, CIG 38M 02, Domenico Alfani, Jacques Fornazeris, *Vero disegno del lago di Geneva con i luoghi chel circondano*, Lyon, s. éd., 37 x 49 cm, vers 1589. À noter que la gravure est orientée vers le sud.

⁸² Sur cette notion, voir Emmanuel Le Roy-Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, coll. Nouvelle bibliothèque scientifique, 1967.

⁸³ Paul Guichonnet, « Tracés et contextes de la traversée des Alpes au cours des siècles », *Revue de géographie alpine*, n. 90/3, 2002, p. 55-70, p. 68-70. Lucien Chavoutier ajoute que les populations redoutent constamment les avalanches de plus en plus fréquentes (Lucien Chavoutier, *op. cit.*, p. 27).

⁸⁴ BNF, Manuscrit Français [Ms. Fr.], 4718, *Recueil de la guerre de Piémont, Cavour, 23 novembre 1592*, f. 21/v.



La traversée des chemins alpins se complique avec les chutes abondantes de neige : certains cols ne sont plus praticables l'hiver, tandis que les autres voient leur accès limité pendant les mois les plus froids. Les allers-retours entre France et Italie diminuent, voire s'interrompent, malgré les efforts de Charles-Emmanuel I^{er} pour ouvrir toute l'année les routes de son duché⁸⁵. Ce début du « tragique XVII^e siècle⁸⁶ », expression de Paul Guichonnet, frappe durement les activités locales, commerciales et militaires. Cependant, cette situation a pu être un formidable atout pour le duc de Savoie. À l'été 1597, dans une lettre au baron de la Valdisère, il se félicite du rôle protecteur des neiges abondantes qui empêchent toute percée ennemie en val d'Aoste depuis Tignes :

Nous auons receu vostre lettre de l'unzieme du present a laquelle nous vous dison que il nous semble bienfaict de retirer ceulx qui sont a la garde de Tigne si tant est que le passage soit deia assurez par la neige ; a faulte de quoy nous entendons quilz contineuent a ladicte garde encores pour [quelques jours]⁸⁷.

Au même titre que la verticalité, la neige devient un élément indispensable à la survie d'un petit duché alpin, proie potentielle de son puissant voisin français ; dans le cadre de la guerre, elle cesse d'être une contrainte pour devenir un rempart face aux troupes d'Henri IV.

Le « Petit Âge glaciaire » est aussi à l'origine de nouvelles pratiques culturelles de la montagne. En effet, il alimente tout un imaginaire qui fascine notamment les nombreux pèlerins rejoignant les routes de l'Italie. En 1606, François de Sales, évêque de Genève et principal artisan de la Contre-Réforme en Savoie, rédige à Chamonix une parabole interrogeant la double réalité – humaine et religieuse – de la nature alpine décrite comme tantôt un « pays de glaces » aux crevasses dangereuses pouvant à tout moment entraîner la mort, tantôt un modèle de charité chrétienne et de sauvetage de l'âme⁸⁸. Entre tradition et nouveauté, cette vision « transforme un pays de glaces en un pays de foi⁸⁹ » comme le notent Stéphane Gal et Laurent Perrillat.

Enfin, malgré un rude climat, c'est à cette époque que se précise « l'émergence d'un regard bienveillant⁹⁰ » selon l'expression d'Étienne Bourdon. En effet, le voyageur reste sensible à la beauté des paysages alpins comme Pierre Bergeron, seigneur de Villamont, qui, en 1611, se retrouve ému devant le lac du mont Cenis qui est des « plus admirable⁹¹ » de par la faune et la flore exceptionnelles aux alentours. Plus tard, Abraham Gölnitz évoque à son tour les « prairies agréables⁹² » traversées par ce col.

Avec le « Petit Âge glaciaire », la réalité alpine est plus que jamais paradoxale : redoutable et dangereuse, la montagne s'est définitivement humanisée. Du moins, les dictionnaires portent-ils un regard désormais positif sur elle : le *Thresor de la langue francoyse* de Jean Nicot (1606) a abandonné toute définition illustrant un milieu démoniaque et

⁸⁵ À partir de 1627, les « marrons » des deux Saint-Bernard deviennent des « soldats de la neige » pour assurer la viabilité de ces cols (Paul Guichonnet, « Tracés et contextes... », *art. cit.*, p. 70).

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ BNF, Nouvelle Acquisition Française [NAF], 21665, *Lettre du duc de Savoie au baron de la Valdisère, Turin, 14 septembre 1597*, f. 113r.

⁸⁸ Stéphane Gal, Laurent Perrillat, « Saint François de Sales au pays des glaces : une parabole alpine », *La Maison de Savoie et les Alpes : emprise, innovation, identification (XV^e-XIX^e siècle)*, dir. Stéphane Gal et Laurent Perrillat, Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, coll. Sociétés, religions, politiques, 2015, p. 181-191.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 191.

⁹⁰ Étienne Bourdon, « L'émergence du mythe alpestre dans la littérature géographique du XVII^e siècle », *Les territoires du risque*, dir. Anne-Marie Graney-Abisset et Stéphane Gal, Grenoble, PUG, coll. Hors collection Histoire, 2015, p. 145.

⁹¹ BNF, Ms. Fr., 5560, Pierre Bergeron, *Voyage d'Italie et d'Espagne es années 1611 et 1612*.

⁹² Abraham Gölnitz, *Ulysses Belgico-Gallicus*, 1631, p. 195 cité par Étienne Bourdon, « L'émergence du mythe alpestre... », *art. cit.*, p. 145.



répulsif⁹³ ; plus tard, l'*Invantaire des deus langues françoise et latine* de Philibert Monet (1636) porte un intérêt particulier aux Alpes explicitement nommées à quatre reprises⁹⁴. Dans le même temps, les ingénieurs militaires les parcourent et les exploitent.

La révolution cartographique de Jean de Beins

Afin de renforcer les défenses du royaume, Henri IV puis Louis XIII lancent des campagnes de cartographie ainsi que des programmes de fortifications dans leurs provinces lointaines qu'ils connaissent fort peu. C'est le cas du Dauphiné, théâtre d'opération investi par des armées toujours plus nombreuses. Celles-ci ont besoin de cartes modernes pour se repérer en montagne et emprunter des chemins où l'on puisse faire passer l'artillerie, devenue indispensable sur le champ de bataille depuis les guerres d'Italie. Ainsi apparaît toute une génération d'ingénieurs-militaires qui battent cols et vallées, systématisent les relevés de repérage et prennent l'habitude de mettre à jour leurs plans. Parmi eux, Jean de Beins⁹⁵, géographe au service de Lesdiguières puis ingénieur du roi, révolutionne la cartographie des Alpes.

Après la guerre de Savoie de 1600, Henri IV charge Beins de moderniser les fortifications du Dauphiné, ainsi que d'en réviser les cartes en prévision d'un futur conflit contre le voisin savoyard. Entre 1607 et 1613, l'ingénieur arpente les vallées et cols⁹⁶, multipliant les relevés du paysage et du relief, ce qui lui permet de dresser une soixantaine de cartes à main levée⁹⁷ d'une clarté irréprochable grâce à des techniques modernes. Dressé en 1619, son plan du Grésivaudan⁹⁸, large vallée allant vers la Savoie, est remarquable : il accorde une grande importance aux hautes montagnes représentées sous forme de pics tous différents les uns des autres, dont le relief rend compte des volumes et qui se démarquent des collines situées en aval. La perspective cavalière exprime l'ampleur de la masse et de la verticalité des Alpes par rapport aux plaines qui les entourent.

Au début des années 1620, Beins réalise son chef d'œuvre, la *Carte et description générale de Dauphiné*⁹⁹ qui connaît un véritable succès puisqu'elle a été rééditée plus d'une douzaine de fois. Par sa scientificité et sa rigueur, elle permet de se projeter dans l'espace afin de préparer au mieux une campagne militaire. Il donne des contours précis et esthétiques aux montagnes qui, pour beaucoup de ses contemporains, constituent encore une limite épaisse et floue avec le Piémont¹⁰⁰. Plus encore, la toponymie est très riche ; ainsi dans la région du Montgenèvre, territoire frontalier de haute altitude, sont localisés avec précision les vallées d'Oulx et Pignerol représentées par un trait noir épais, certains cols secondaires – la Roue, la Fenestre, la Croix ou encore la Rousse –, les principaux forts – Suse, Exilles, Fenestrelles et Pignerol – sur les hauteurs, ainsi que les villages, situés aux alentours pour la plupart dans les

⁹³ Jean Nicot, *Thresor de la langue francoyse, tant Ancienne que Moderne*, Paris, David Douceur, 1606, p. 417.

⁹⁴ Philibert Monet, *Invantaire des deus langues françoise et latine assorti des plus utiles curiositez de l'un & de l'autre idiome*, Lyon, Claude Obert, 1636, p. 570.

⁹⁵ Son œuvre a été redécouverte par Étienne Bourdon, « Les voyages de Jean de Beins dans les Alpes au début du XVII^e siècle », *Relations savantes, voyages et discours scientifiques*, dir. Sophie Linon-Chipon et Daniela Vaj, Paris, PUPS, coll. *Imago mundi*, 2006, p. 243-254 ; *Les Alpes de Jean de Beins. Des cartes aux paysages (1604-1634)*, dir. Stéphane Gal et Isabelle Lazier, Grenoble, Musée de l'ancien évêché, coll. Patrimoine en Isère, 2017. Se référer aussi aux travaux de Perrine Camus qui, depuis 2017, prépare une thèse sur *Les Alpes intelligibles. Représentations cartographiques et paysagères dans les territoires de montagne au temps de Jean de Beins (1577-1651)* sous la direction de Stéphane Gal (Université Grenoble Alpes).

⁹⁶ Étienne Bourdon a cartographié les voyages de Beins (Étienne Bourdon, *Le voyage...*, *op. cit.*, p. 471).

⁹⁷ Elles sont conservées à la British Library mais aussi à la BNF et à la Bibliothèque municipale de Grenoble.

⁹⁸ BNF, Cartes et plan, GE C 23577, Jean de Beins, *Le Baillage du Greyzivaudan et Trieves*, s. l., s. éd., 45 x 74 cm, 1619.

⁹⁹ Bibliothèque municipale de Chambéry, Cartes et plans de Savoie et de Chambéry, CAR SAV B 000.064, Jean de Beins, *Carte et description générale de Dauphiné Avec les Confins des Païs et Provinces voisines*, Amsterdam, Hendrik Hondius, 45 x 53 cm, 1623.

¹⁰⁰ Stéphane Gal, « La guerre et le territoire », *Les Alpes de Jean de Beins*, *op. cit.*, p. 11.



vallées. Plus précisément, le génie de Beins réside dans la reconnaissance des sommets les plus élevés – Rochemelon¹⁰¹ et le mont Viso – situés en Italie, bien que les autres demeurent anonymes. Ainsi, l'espace haut-alpin commence à être identifié et identifiable. De même, la morphologie des monts est remarquable : ceux-ci sont dessinés de façon individuelle, leur escarpement et leurs contours sont propres à chacun. Les lignes de crêtes se distinguent sans la moindre confusion et leur relief est mis en avant grâce à deux techniques : les hachures à la plume indiquant la zone d'ombre de chaque sommet et l'estompage au lavis¹⁰² qui permet d'obtenir plusieurs intensités d'une couleur, ici un dégradé de grège. La verticalité devient la principale caractéristique d'un espace vécu, traversé et cartographié, en somme un territoire dynamique sur lequel Beins porte un tout autre regard que ses prédécesseurs. Enfin, l'hydrographie témoigne aussi de l'extrême richesse et de l'exactitude de cette carte : l'auteur a indiqué le lac du mont Cenis, absent chez ses contemporains, et il a placé les « Sources du Po » au pied du mont Viso, information qu'aucune autre carte du début du XVII^e siècle n'est en mesure d'apporter. Montagnes, fleuves et lacs sont ici autant de données environnementales montrant que le paysage observé est désormais au cœur de la conception de la carte¹⁰³.

Du fait de son expérience du terrain, Jean de Beins s'impose comme le pionnier de la cartographie alpine moderne, qui repose sur deux principaux éléments, la topographie et la toponymie, permettant un tracé individuel et précis des hauts sommets susceptibles pour certains d'être identifiés. Dans la seconde moitié du siècle, son œuvre est poursuivie par les ingénieurs français – Nicolas Sanson, Hubert Jailot et Nicolas de Fer – ou encore par le Piémontais Tomaso Borgonio qui, après avoir voyagé dans les Alpes entre 1676 et 1680, dresse la *Carta generale di madama Reale*¹⁰⁴ révolutionnant à son tour la représentation de la haute-montagne. Au-delà de l'esthétisme, l'ingénieur-militaire s'approprie l'espace alpin que son souverain s'efforce de maîtriser pour y ancrer son pouvoir. Ainsi se développe toute une politique du discours géographique.

La verticalité au cœur du discours princier

À l'heure où s'affirment leurs États, les maisons de Savoie et de France montrent un intérêt particulier pour la géographie ; elles font un usage politique de la verticalité des Alpes qui met en scène leur puissance et fonde leur identité. Nouvelle « figure paysagère¹⁰⁵ » ou bien « source de noblesse¹⁰⁶ », les Alpes deviennent un espace de savoir expérimenté, rêvé, instrumentalisé et approprié par le pouvoir princier.

Les Savoie entretiennent un « rapport étroit, quasi organique¹⁰⁷ » avec les monts selon Stéphane Gal et Laurent Perrillat. En effet, la dorsale est au cœur de leur projet territorial : elle constitue l'ossature de leur duché articulé autour des grands cols de la région – Mont-Cenis,

¹⁰¹ Beins précise « Roche Melon Montaigne treshaute », un des plus hauts sommets de la région dépassant 3500 mètres d'altitude.

¹⁰² Monique Pelletier, *Cartographie de la France et du monde de la Renaissance au Siècle des lumières*, Paris, Éditions BNF, Coll. Conférences et Études, 2002, p. 51.

¹⁰³ Sur le rapport entre le paysage et la carte, se référer à Étienne Bourdon, « Le paysage dans la carte... », *art. cit.* ; Perrine Camus, « Les Alpes de Jean de Beins. La carte et le paysage », *L'Alpe*, n. 79, Grenoble, Glénat, 2017, p. 16-27.

¹⁰⁴ Pour une analyse détaillée de cette carte, voir Étienne Bourdon, « Les relations entre voyage, construction du savoir et connaissance des territoires au travers de l'œuvre de Giovanni Tomaso Borgonio », *Rives méditerranéennes*, n. 34, 2009, p. 27-43.

¹⁰⁵ Concept de François Walter renvoyant au paysage comme construction politique et culturelle d'un territoire (François Walter, *Les figures paysagères de la nation, territoire et paysage en Europe (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, EHESS, coll. Civilisations et sociétés, 2004). La montagne constitue, aux yeux de l'auteur, un paysage incontournable dans l'affirmation des pouvoirs politiques à l'époque moderne.

¹⁰⁶ Stéphane Gal, « Le roi, le duc et le marchand : les Alpes source de noblesse ou de déshonneur pour le prince ? », *Noblesse oblige. Identités et engagements aristocratiques à l'époque moderne*, dir. Nicolas Le Roux et Martin Wrede, Rennes, PUR, coll. Histoire, 2017, p. 151-170.

¹⁰⁷ Stéphane Gal, Laurent Perrillat (dir.), *La maison de Savoie...*, *op. cit.*, p. 7-9.



Petit Saint Bernard et Tende – qu'ils ouvrent et ferment en fonction de leurs intérêts. Par ce statut de « portier¹⁰⁸ », la dynastie place les Alpes au cœur du développement de ses États¹⁰⁹. Déjà au XV^e siècle, les enluminures et fresques commandées par le duc Amédée VIII, devenu pape – ou antipape – sous le nom de Félix V, associent la montagne à son pouvoir religieux¹¹⁰. Plus tard, Charles-Emmanuel I^{er} fonde sa puissance sur les sommets. À partir de 1588, il se plaît à attirer la France et l'Espagne dans l'arc alpin pour leur livrer bataille et mettre la main sur les territoires de Saluces et du Montferrat côté italien. Il se donne alors en spectacle sur la scène internationale, tâche difficile pour un prince de second rang dont le petit duché est pris en étau entre les deux principales puissances de l'époque. Il devient en quelque sorte le « roi des Alpes », figure étudiée par Andrea Merlotti¹¹¹ et, dans une moindre mesure, Stéphane Gal¹¹². Ce titre met en majesté un duc qui, aux yeux des poètes italiens, s'est hissé à la hauteur des plus grands souverains du continent. En 1606, dans l'*Alvida*, Ludovico San Martino d'Agliè s'adresse au « Grand Re de l'Alpi¹¹³ » (« Grand Roi des Alpes »). Deux ans plus tard, le *Balletto delle muse* de Giovanni Battista Marino loue l'ardeur du « *gran Rè dell'Alpi*¹¹⁴ ». D'autres titres associent explicitement la puissance de Charles-Emmanuel I^{er} à la verticalité alpestre : en 1615, Fulvio Testi évoque un « *Duce Alpino*¹¹⁵ » (« Duc Alpin »), titre associant les monts au statut d'un prince qui a pris la tête des Italiens en guerre contre l'Espagne dans le cadre de la succession du Montferrat ; en 1623, un des chants de *L'Adone* dresse le portrait de « *l'Heroe del'Alpi*¹¹⁶ » (« le Héros des Alpes »). Du côté des poètes francophones, ce titre a peu de signification. Après tout, il n'est à l'origine que d'une moquerie de Richelieu qui, dans ses mémoires¹¹⁷, se plaît à humilier et rabaisser un duc ambitionnant de s'élever à la dignité royale. Plus généralement, la cour de France décrie la diplomatie pleine de « précipices¹¹⁸ » de Charles-Emmanuel I^{er} à l'origine de toute une légende noire¹¹⁹. Seul le Savoyard Honoré d'Urfé reprend l'image d'un roi des Alpes : en 1609, dans sa pastorale *Savoysiade* restée à l'état de manuscrit, il loue la grandeur de son souverain qui repose à la fois sur ses origines alpestres et sur sa maîtrise des hauts sommets¹²⁰. Reste qu'au total Charles-Emmanuel I^{er} a marqué les hommes de son temps, et que

¹⁰⁸ Formule attribuée à François I^{er} par Paul Guichonnet, « Les Alpes occidentales franco-italiennes », *Histoire et Civilisations des Alpes. Destin historique*, dir. Paul Guichonnet, vol. 1, Toulouse-Lausanne, Privat-Payot, coll. Univers de la France et des pays francophones, 1980, p. 266-310, p. 290.

¹⁰⁹ Stéphane Gal, Laurent Perrillat (dir.), *La Maison de Savoie...*, op. cit. ; Pierpaolo Merlin, « Le Alpi e la ragion di Stato. I territori alpini e la politica sabauda nel Cinquecento », *Les Montagnes de l'esprit*, op. cit., p. 305-314.

¹¹⁰ Stéphane Gal, *Histoires verticales...*, op. cit., p. 25-26.

¹¹¹ Andrea Merlotti, « De "re delle Alpi" à "roi des Marmottes" : les Alpes dans la représentation de la Maison de Savoie (XVII^e-XVIII^e siècles) », *La Maison de Savoie...*, op. cit., p. 45-64.

¹¹² Stéphane Gal, « Les Alpes en majesté : l'identité princière au risque de la montagne chez les ducs de Savoie », *Les territoires du risque*, op. cit., p. 179-201 ; id., « Quand un crétin voulait devenir roi des Alpes ou l'histoire de Charles-Emmanuel de Savoie vue d'en deçà des monts », *Histoire Culturelle de l'Europe*, n. 1, 2016, consulté le 22 janvier 2019, URL : <http://www.unicaen.fr/mrsh/hce/index.php?id=194>.

¹¹³ Ludovico San Martino d'Agliè, *Alvida. La Caccia. Favole pastorali* cité par Andrea Merlotti, art. cit., p. 46.

¹¹⁴ Giovanni Battista Marino, « Il Balletto delle Muse. Epitalamio nelle nozze dei Serenissimi Signori D. Alfonso da Este, prencipe di Modena, et Donna Isabella Infanta di Savoia [1606] », *Epitalami del Cavalier Marino*, Venise, G. Pietro Brignonci, 1667, p. 38.

¹¹⁵ Fulvio Testi, *L'Italie al genio del signor duca di Savoia*, s.l. s. éd., 1615.

¹¹⁶ Giovanni Battista Marino, *L'Adone poema del cavalier Marino con gli argomenti del conte fortuniano sanvitale et l'allegorie di Don Lorenzo Scoto*, chant n. 10, strophe n. 238, Venise, G. Sarzina, 1623, p. 231.

¹¹⁷ Armand Jean Du Plessis de Richelieu, *Mémoires. 1600-1615 : la Régence de Marie de Médicis*, vol. 1, Clermont-Ferrand, Paléo, coll. Sources de l'histoire de France, 2000, p. 15. Selon Stéphane Gal, derrière l'expression de Richelieu se trouve un mythe géopolitique (Stéphane Gal, « Les Alpes en majesté... », art. cit., p. 180).

¹¹⁸ Stéphane Gal, *Charles-Emmanuel de Savoie : la politique du précipice*, Paris, Payot, coll. Biographie Payot, 2012.

¹¹⁹ Stéphane Gal, « Quand un crétin... », art. cit.

¹²⁰ BNF, Ms. Fr., 2959, *Savoysiade, poème heroique de messire Honoré d'Urfé*, 1606.



son souvenir reste indéniablement lié aux monts, même si ses successeurs abandonnent peu à peu cette figure du roi des Alpes¹²¹.

De leur côté, les rois de France mobilisent tout un discours politique justifiant leur volonté d'atteindre de la frontière naturelle des Alpes qui, rappelons-le, a été franchie jusqu'à la cession au Piémont des Escartons italiens en 1713. La montagne a un rôle majeur dans la construction de l'État aux yeux de divers intellectuels qui, comme Charles Estiennes l'assimilent à un château-fort dont le rôle est double : ligne de défense naturelle entre les royaumes et obstacle à tout dessein expansionniste¹²². En outre, Louis XIII s'intéresse à l'Italie « considérée comme le cœur du monde¹²³ » selon les mots de son principal ministre. À deux reprises au moins, il a instrumentalisé la majesté des monts pour asseoir son pouvoir. D'abord, en 1625, Louis XIII intervient avec succès en Valteline, haute vallée à cheval sur la Suisse et l'Italie, pour libérer du joug espagnol les Grisons protestants. Sa victoire est immortalisée par la *Carte des pais reconquis et restitués par le Roy aux 3 Lignes Grises*¹²⁴ (1626) de Christophe Tassin. Si le plan offre une magnifique représentation des monts suisses similaire à celle des sommets dauphinois de Jean de Beins, son cartouche mérite une attention particulière : sur le replat d'une montagne, Louis XIII incarne un roi de guerre recevant trois représentants des Grisons agenouillés devant lui. Les Alpes deviennent un lieu de justice, donc de majesté, tout autant qu'elles symbolisent la gloire militaire d'un puissant souverain qui rétablit un peuple dans ses droits comme jadis François I^{er} selon la légende du cartouche. Ensuite, le 6 mars 1629, après avoir franchi le Montgenèvre, il défait en personne l'armée savoyarde au pas de Suse, une des portes de l'Italie, et il faillit faire prisonniers le duc de Savoie, ainsi que son fils aîné¹²⁵. C'est un véritable exploit militaire à plus de 500 mètres d'altitude lors d'un hiver particulièrement rude, d'autant qu'il s'agit d'une des dernières fois où un roi de France a pris la tête de ses troupes lors d'une bataille¹²⁶. Louis XIII triomphe de nouveau des Alpes qu'il s'approprie par une importante propagande passant par les arts. Au lendemain de la victoire, Jean de Beins dresse un *Plan au vray, tant de la prise de la ville de Suse, que des entrees & passages de Piedmont*¹²⁷ mettant en scène l'affreuse montagne conquise par un roi qui s'empare d'une redoutable place forte, un des verrous piémontais pourtant défendu par un important complexe de fortifications et par les troupes espagnoles. Puis, un peu plus tard, Claude Gellée, peintre et graveur lorrain, immortalise le moment par son tableau *Le Pas de Suse forcé par Louis XIII*¹²⁸ qui, avec un réalisme et une esthétique remarquables, met en scène les monts surplombant la ville devant laquelle se tient l'armée royale prête à donner l'assaut. Cet exploit mémorable est le parfait témoignage de la puissance militaire des Bourbons qui, d'ailleurs, marque les esprits encore un siècle plus tard¹²⁹.

¹²¹ Son petit-fils Charles-Emmanuel II ne s'identifie plus aux monts pour embrasser une destinée italienne, de « roi des Alpes » il devient un « roi dans les Alpes » (Stéphane Gal, « Les Alpes en majesté... », *art. cit.*, p. 197-200).

¹²² Cyril Bouvet, *op. cit.*, p. 127.

¹²³ Armand Jean Du Plessis de Richelieu, *Testament politique [1688]*, présenté par Arnaud Teyssier, Paris, Perrin, coll. Les Mémoires, 2011, p. 292.

¹²⁴ BNF, Cartes et Plans, GE C-2190, Christophe Tassin, *Carte des pais reconquis et restitués par le Roy aux 3 Lignes Grises, M^r le Marquis de Coeuures y ayant le Commandement General de l'armee de Sa Majesté es annes 1625 et 1626*, s. l., s. éd., 62 x 73 cm, vers 1626.

¹²⁵ Pierre Chevallier, *Louis XIII. Roi cornélien*, Paris, Fayard, coll. Histoire, 1979, p. 344.

¹²⁶ Toutefois, le rôle de Louis XIII dans la bataille fait débat. Voir Joël Cornette, *Le Roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris, Payot, coll. Bibliothèque historique, 1993, p. 195-196.

¹²⁷ BNF, EST 1570, Jean de Beins, *Plan au vray, tant de la prise de la ville de Suse, que des entrees & passages en Piedmont, deseignees par le commandement du Roy, par le sieur de Beins escuyer et Ingenieur*, Paris, Melchior Tavernier, 1629, n. 97.

¹²⁸ Claude Gellée, *Le Pas de Suse forcé par Louis XIII* (1629), Paris, 28 x 41 cm, vers 1631.

¹²⁹ Historien de Louis XIV, Saint-Simon a beaucoup écrit sur le Pas de Suse qui, à ses yeux, reflète la gloire militaire des rois de France (Georges Poisson, « Saint-Simon et la victoire du Pas de Suse », *Cahier Saint Simon*, n. 27, 1999, p. 79-84).



À la fin de la Renaissance, les montagnes deviennent un enjeu géopolitique entre les maisons de France et de Savoie qui en instrumentalisent l'aspect majestueux pour asseoir leur pouvoir dans un territoire à conquérir : elles ne sont plus un simple paysage à contempler, mais un espace disputé qui met en scène des souverains. Ainsi, elles contribuent à la construction, ou plutôt à l'affirmation, de ces deux États.

CONCLUSION – DES REVES AUX REALITES ? UNE (R)EVOLUTION LENTE ET PROGRESSIVE

De « non-lieu » à la fin du Moyen-Âge, les Alpes occidentales deviennent une « magnifique allégorie de la Renaissance¹³⁰ ». Ces mots de Stéphane Gal illustrent l'évolution de la représentation littéraire et (carto)graphique de la montagne prisonnière de la grande contradiction des humanistes entre leurs rêves d'Antiquité et leurs découvertes des réalités du monde. Une certaine confusion règne en permanence dans les consciences collectives, tant le fictif se mêle au réel, ou plutôt aux différentes réalités qui s'offrent aux hommes de l'époque.

D'un côté, une image endogène et rêvée des Alpes est conditionnée par leur masse et leur verticalité qui alimentent des mythes ancrés dans les esprits ainsi que des discours princiers, notamment ceux de la maison de Savoie endossant volontiers le rôle de souveraine des montagnes abruptes. L'arc alpin devient un espace à s'approprier, un « lieu à part entière¹³¹ » qui s'intègre peu à peu aux États en pleine affirmation – Piémont-Savoie et France. Ainsi, un mythe alpestre naît du rapport que les pouvoirs politiques ont avec les savoirs géographiques comme l'a souligné Étienne Bourdon¹³². Il n'en demeure pas moins une périphérie lointaine à l'échelle de l'Europe. Après tout, au XVI^e siècle, l'intérêt porté à la haute montagne se limite « à des groupes étroits d'artistes et de savants¹³³ » comme l'a noté Philippe Joutard. De l'autre, des regards exogènes apparaissent avec l'expérience du terrain : souvent étranger à la région, le voyageur apprend à connaître et raconte un lieu qu'il a traversé, observé, admiré et pratiqué. Certes, ses observations restent parfois biaisées par les références érudites aux Anciens qui persistent à la fin de la Renaissance¹³⁴. Mais ses cartes et ses récits dépeignent une image dynamique d'un territoire qui s'impose aux hommes par sa masse exceptionnelle et son caractère majestueux. Ce sont ceux qui le découvrent qui en parlent le plus et apportent un nouvel éclairage à la compréhension d'un espace échappant aux populations locales qui, d'ailleurs, évoquent rarement leur environnement plutôt transparent à leurs yeux¹³⁵. Cette littérature géographique permet à l'historien de parler d'une révolution dans la représentation des Alpes, lente mais réelle et qui dépend de points de vue variés. Autant de rêves que de réalités s'imbriquent selon les aspects de la montagne que les hommes regardent, minorent, ignorent ou mettent en avant.

La Renaissance marque donc un éloignement progressif d'avec le savoir ancien sans rompre avec celui-ci : elle est une période de transition, les réalités prenant le pas sur les rêves au fil des allers-retours entre France, Italie et Suisse. Fort de nouvelles connaissances géographiques acquises par pragmatisme, le voyageur combat (in)consciemment l'image d'un milieu diabolique et invente les Alpes, un espace à l'image d'une époque paradoxale où l'ancien cohabite avec le nouveau, le rêve avec la réalité.

¹³⁰ Stéphane Gal, *Histoires verticales...*, *op. cit.*, p. 19

¹³¹ *Ibid.*, p. 14

¹³² Étienne Bourdon, « L'émergence du mythe alpestre... », *art. cit.*, p. 150.

¹³³ Philippe Joutard, *op. cit.*, p. 12.

¹³⁴ Étienne Bourdon, « La construction du savoir à la Renaissance entre héritages, expériences viatiques et découvertes des Alpes », *La littérature de la montagne*, séminaire de Francis Moureau, 2008, consulté le 15 juillet 2019, URL : <http://www.crlv.org/conference/la-construction-du-savoir-%C3%A0-la-rennaissance-entre-h%C3%A0gritages-exp%C3%A0griences-viatiques-et>.

¹³⁵ Stéphane Gal, Laurent Perrillat, « Saint François de Sale aux pays des glaces... », *art. cit.*, p. 186.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- ALFANI Domenico, FORNAERIS Jacques, *Vero disegno del lago di Geneva con i luoghi chel circondano*, Lyon, s. éd., 37 x 49 cm, vers 1589.
- AUDEBER Nicolas, *Voyage d'Italie*, présenté par Adalberto Olivero, Roma, L. Lucarini, coll. Viaggiatori francesi in Italia, 1983.
- BEINS Jean de, *Le Baillage du Greyzivaudan et Trieves*, s. l., s. éd., 45 x 74 cm, 1619.
- BEINS Jean de, *Carte et description générale de Dauphiné Avec les Confins des Païs et Provinces voisines*, Amsterdam, Hendrik Hondius, 45 x 53 cm, 1623.
- BEINS Jean de, *Plan au Vray, tant de la prinse de la ville de Suse, que des entrees & passages en Piedmont, deseignees par le commandement du Roy, par le sieur de Beins escuyer et Ingenieur*, Paris, Melchior Tavernier, 1629.
- BELLEFOREST François de, *Description générale de toute la France*, Paris, s. éd., 33 x 50 cm, 1575.
- BERLINGHIERI Francesco, *Gallia Novella*, Florence, s. éd., 40 x 45 cm, 1482.
- BOUILLON Gilles Boileau de, *Nova exactissima Sabaudie Ducat Descriptio*, Anvers, s. éd., 46 x 69 cm, 1556.
- Dictionnaire françois-latin, augmenté. Outre les precedentes impressions d'infinies Dictions Françaises, specialement des mots de Marine, Venerie & Faulconnerie*, Paris, Gaspar de Hus, 1573.
- ERHNGER Georg, *Gelegenheit Teutscher Lanndt vund aller anstos*, Bamberg, s. éd., 1524.
- ESTIENNE Charles, *La Guide des chemins de France*, Paris, Charles Estienne, 1552.
- ESTIENNE Robert, *Dictionnaire François latin, contenant les motz et manieres de parler François, tourne en Latin*, Paris, Robert Estienne, 1539.
- FINE Oronce, *Nova totius Galliae descriptio* [1525], Paris, Mierosme de Bourmont, 45 x 38 cm, 1538.
- GELLE Claude, *Le Pas de Suse forcé par Louis XIII* (1629), Paris, 28 x 41 cm, vers 1631.
- JOLIVET Jean, *Galliae regni potentis. Nova descriptio* [avant 1553], Paris, s. éd., 51 x 35 cm, 1570.
- MARINO Giovanni Battista, *Epitalami del Cauallier Marino*, Venise, G. Pietro Brignonci, 1667.
- MARINO Giovanni Battista, *L'Adone poema del cavalier Marino con gli argomenti del conte fortuniano sanvitale et l'allegorie di Don Lorenzo Scoto*, Venise, G. Sarzina, 1623.
- MONET Philibert, *Invantaire des deus langues françoise et latine assorti des plus utiles curiositez de l'un & de l'autre idiome*, Lyon, Claude Obert, 1636.
- MONTAIGNE Michel de, *Journal du voyage*, présenté et traduit en français moderne par Claude Pinganaud, Paris, Arléa, 1998.
- MORE Thomas, *L'utopie* [1516], traduit et présenté par Jean Le Blond, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2012.
- MÜNSTER Sébastien, *La Cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde, avec leurs proprietes & appartenances*, vol. 3, Bâle, Heinrich Petri, 1552.



- NICOT Jean, *Thresor de la langue francoyse, tant Ancienne que Moderne*, Paris, David Douceur, 1606.
- PELETIER DU MANS Jacques, *La Savoie [1572]*, Moutiers, F. Ducloz, 1897.
- POSTEL Guillaume, *La Vraye et Entière description du royaume de France*, Paris, s. éd., 68 x 54 cm, 1570.
- Regionis subalpinae vulgo piemonte appellatae descriptio*, s. l., s. éd., 40 x 51 cm, 1564.
- RICHELIEU Armand Jean Du Plessis de, *Mémoires. 1600-1615 : la Régence de Marie de Médicis*, vol. 1, Clermont-Ferrand, Paléo, coll. Sources de l'histoire de France, 2000.
- RICHELIEU Armand Jean Du Plessis de, *Testament politique [1688]*, présenté par Arnaud Teysier, Paris, Perrin, coll. Les Mémorables, 2011.
- SIGNOT Jacques, *Carte d'Italie*, Paris, Toussains Denis, 30 x 51 cm, 1515.
- TASSIN Christophe, *Carte des pais reconquis et restitués par le Roy aux 3 Liges Grises, M^r le Marquis de Coeuures y ayant le Commandement General de l'armee de Sa Majesté es annees 1625 et 1626*, s. l., s. éd., 62 x 73 cm, vers 1626.
- TESTI Fulvio, *L'Italie al genio del signor duca di Savoia*, s.l. s. éd., 1615.
- WALDSEEMÜLLER Martin, *Carta Itineraria Europae*, Innsbruck, s. éd., 77 x 114 cm, 1520.

Textes critiques

- ALIPRANDI Laura et Giorgio, *Le grandi Alpi nella cartografia (1482-1865). Storia della cartografia alpina*, Pavone Canavese, Priuli & Verlucca, coll. Antica cartografia, 2005.
- ALIPRANDI Laura et Giorgio, « Les Alpes et les premières cartes-itinéraires au XVI^e siècle », *Revue de géographie alpine*, n° 90/3, 2002, p. 37-54.
- BESSE Jean-Marc, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, coll. Sociétés, espaces, temps, 2003.
- BOUCHERON Patrick, MORNET Elisabeth, *Montagnes médiévales. Actes du 34^e congrès de la SHMES à Chambéry (22-23 mai 2003)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. Histoire ancienne et médiévale, 2004.
- BOURDON Étienne, « Le paysage dans la carte, la carte dans le paysage : la représentation de l'espace alpin aux XVI^e et XVII^e siècles », *Voyages et représentations réciproques (XVI^e-XIX^e siècle). Méthode, bilans et perspectives*, dir. Gilles Bertrand, Grenoble, CRHIPA, coll. Les cahiers du CRHIPA, 2010, p. 189-198.
- BOURDON Étienne, *Le Voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir (1492-1713)*, Paris, PUPS, coll. Le voyage dans les Alpes, 2011.
- BOUVET Cyril, *Le Concept de « frontières naturelles » en France sous l'Ancien Régime (1444-1793) : mythes ou réalités ?* thèse de doctorat soutenue le 19 juin 2018 sous la direction de François Pernot, Université de Cergy-Pontoise, 2018.
- BROC Numa, *La Géographie de la Renaissance [1980]*, Paris, CTHS nationale, coll. Format, 2019.
- BROC Numa, *Regards sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, vol. 1, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. Études, 1994.
- BRUNET Serge, JULIA Dominique, LEMAITRE Nicole (dir.), *Montagnes sacrées d'Europe. Actes du colloque de Tarbes (30 mai au 2 juin 2002)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. Histoire moderne, 2005.
- CAMUS Perrine, « Les Alpes de Jean de Beins. La carte et le paysage », *L'Alpe*, n. 79, Grenoble, Glénat, 2017, p. 16-27.



- CAMUS Perrine, « Représenter un espace de montagnes aux XVI^e et XVII^e siècles », *Carnets du LabEx ITEM*, 2019, consulté le 10 mai 2019, URL : <https://labexitem.hypotheses.org/765>.
- CEARD JEAN, MARGOLIN Jean-Claude (dir.), *Voyager à la Renaissance*. Actes du colloque de Tours (30 juin-13 juillet 1983), Paris, Maisonneuve & Larose, coll. Contes et Traditions, 1987.
- CHAVOUTIER Lucien, *Savoie, une montagne de légendes...*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, coll. Savoie Poche, 2004.
- CHEVALLIER Pierre, *Louis XIII. Roi cornélien*, Paris, Fayard, coll. Histoire, 1979.
- CORNETTE Joël, *Le Roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris, Payot, coll. Bibliothèque historique, 1993.
- DAINVILLE François de, *Les Jésuites et l'éducation de la société française. La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940.
- DESSAIX Antony, *Légendes et traditions populaires de la Savoie*, Annecy, Aimé Perrissin, 1875.
- ERHARD Jean, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, coll. L'Évolution de l'Humanité, 1994.
- GAL Stéphane, *Histoires verticales. Les usages politiques et culturels de la montagne (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Champ Vallon, coll. Époques, 2018.
- GAL Stéphane, FOURNY Marie-Christine, *Montagne et liminalité. Les manifestations alpines de l'entre-deux*, Grenoble, PUG, coll. LabEx ITEM, 2018.
- GAL Stéphane, LAZIER Isabelle (dir.), *Les Alpes de Jean de Beins. Des cartes aux paysages (1604-1634)*, Grenoble, Musée de l'ancien évêché, coll. Patrimoine en Isère, 2017.
- GAL Stéphane, PERRILLAT Laurent (dir.), *La Maison de Savoie et les Alpes : emprise, innovation, identification (XV^e-XIX^e siècle)*, Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, coll. Sociétés, religions, politiques, 2015.
- GORRIS-CAMOS Rosanna (dir.), *Les Montagnes de l'esprit. Imaginaire et histoire de la montagne à la Renaissance*. Actes du colloque international de Saint-Vincent (22-23 novembre 2002), Quart, Musumeci, 2005.
- GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. Recto-verso, 2000.
- GRANET-ABISSET Anne-Marie, GAL Stéphane (dir.), *Les territoires du risque*, Grenoble, PUG, coll. Hors collection Histoire, 2015.
- GUICHONNET Paul (dir.) *Histoire et Civilisations des Alpes. Destin historique*, vol. 1, Toulouse-Lausanne, Privat-Payot, coll. Univers de la France et des pays francophones, 1980, p. 266-310.
- GUICHONNET Paul, « Tracés et contextes de la traversée des Alpes au cours des siècles », *Revue de géographie alpine*, n° 90/3, 2002, p. 55-79.
- JOUTARD Philippe, *L'Invention du Mont Blanc*, Paris, Gallimard, coll. Archives, 1986.
- LE ROY-LADURIE EMMANUEL, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, coll. Nouvelle bibliothèque scientifique, 1967.
- LESTRINGANT Frank, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, coll. Travaux d'Human, 1991.
- MOUTHON Fabrice, *Montagnes médiévales. Les alpages de Savoie, Dauphiné et Provence du XII^e au XVI^e siècle*, Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, coll. Sociétés, religions, politiques, 2019.
- PELLETIER Monique, *Cartographie de la France et du monde de la Renaissance au Siècle des lumières*, Paris, Editions BNF, coll. Conférences et Études, 2002.



RENAUDIE Marcel, *Le Mont Aiguille en Dauphiné : Haut lieu de prouesses*, Paris, La Pensée universelle, 1976.

WALTER François, *Les Figures paysagères de la nation, territoire et paysage en Europe (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, EHESS, coll. Civilisations et sociétés, 2004.